

1

Lucie quitta la rame du métro et s'inséra dans le mouvement de la foule. Elle marchait d'un pas rapide parmi toutes ces autres personnes pressées dans les couloirs aux destinations certaines. L'affluence d'un vendredi, en direction de la Gare de Lyon, était dans la norme des rites sociaux. Ce jour-là, sortir de Paris restait un besoin primordial en ce milieu d'après-midi.

Lucie s'écarta des grappes humaines et prit les escalators. Avec sa main gauche, elle maintenait sa sacoche d'ordinateur en bandoulière contre son corps. Sa main droite, libre, lui permettait de repousser d'éventuels prétendants au contact. Lucie inspira profondément.

Avec sa défiance habituelle de la cohue – un composé de gens obnubilés par leurs déplacements, accrochés aux pensées de leurs futures destinations – Lucie ne voulait pas se faire happer par ce brouhaha continu sous des lumières artificielles.

Elle arriva enfin dans le hall des automates et choisit la file d'attente avec des hommes d'affaires. Par principe, ils étaient plus rapides. Lucie patienta, sa main gauche toujours plaquée sur sa sacoche, le poing de sa main droite dans la poche de son blouson de cuir.

Lors de cette pause, Lucie respira les effluves provoquées par la viscosité des corps en mouvement, des odeurs mêlant sueur, hydrocarbure, caoutchouc pris dans la combustion des poussières du temps. Elle interrompit cette analyse sensorielle, son tour était venu de confirmer sa réservation pour le TGV de dix-sept heures vingt-quatre à destination de Perpignan.

Lucie accepta le supplément de la première classe en espérant que les fragrances seraient plus capiteuses dans le compartiment. Une place, côté fenêtre en duo, devrait la satisfaire. Elle rejoignit rapidement les quais des trains au départ où l'air devenait plus respirable sous les lueurs naturelles.

Sa pensée se libéra de ces contraintes matérielles quand elle repéra le numéro de son wagon. Lucie s'installa à sa place et posa la sacoche d'ordinateur sur la tablette. En attendant le départ, elle tenta de repérer ses futurs voisins en observant les arrivées successives de voyageurs.

Personne ne s'installa à côté d'elle, juste une femme âgée sur le siège dans la travée voisine. Avec son teint bronzé, cette femme espérait une nouvelle dose de chaleur. La crème sur sa peau ridée dissimulait mal le temps déjà passé sous l'air du Sud.

Au moment du départ du train, un homme traversa le wagon avec son téléphone portable. Son utilisation régulière pendant le trajet ponctuait ses allées et venues.

Lucie avait déjà fait l'expérience de la deuxième classe. Son analyse concluait que la promiscuité des gens était trop prégnante et peu propice à la concentration. Aujourd'hui, elle ne souhaitait pas entendre le bruit des mots échangés entre voyageurs. Elle voulait relire sereinement son dernier article sur des flux financiers illicites.

Lucie était une journaliste indépendante et s'était associée avec deux collègues, devenus des amis au fil des années. Ils écrivaient des articles et établissaient des dossiers qu'ils vendaient régulièrement aux quotidiens et hebdomadaires nationaux.

Au début de sa carrière, Lucie avait écrit de nombreuses piges. Puis, elle s'était faite remarquer par son ton posé et ironique sur des sujets graves. Le pillage archéologique lié au tourisme des pays non-émergents, le marché de l'immobilier aux constructions éphémères, la spéculation sur les matières

premières alimentaires devenaient, sous sa plume, des sujets plus digestes...

Ces enquêtes sérieuses nécessitaient une documentation importante. Connaître son sujet et l'analyser au regard de faits avérés lui prenait du temps. Dénicher des acteurs significatifs et les interviewer, aussi. Enfin, écrire pour révéler les enjeux lui prenait le reste de son temps. Son style, non sans humour, avec un sarcasme contenu, gardait l'attention du lecteur.

Une compréhension pertinente pour la description des faits afin d'éclairer le lecteur avec une touche d'impertinence : telle était la méthode professionnelle de Lucie.

Elle n'avait plus les illusions de ses vingt ans, la quarantaine se rapprochait. Le métier était dur, peu rémunérateur et la concurrence réelle. Lucie se positionnait au-delà du prêt-à-penser pour couvrir les maux de la vie de ce monde.

Ils étaient nombreux, comme elle, à vouloir expliquer aux lecteurs l'évolution des rapports humains et leurs conséquences sur la planète. Aussi nombreux que ceux qui anesthésiaient les lecteurs avec des articles pré-rédigés par d'autres. Ces

« autres » : des décideurs aux manettes des pouvoirs économiques et politiques. Ils maîtrisaient l'écriture et distribuaient dans toutes les rédactions du monde des textes fabriqués au kilomètre. Ces textes permettaient de faire des « copié / collé ». Ainsi, les articles étaient plus faciles à produire et à publier. Ces articles tamisaient les lumières pour relativiser la noirceur des faits.

Des investigations partielles et partiales permettaient une digestion en continu de l'actualité.

Lucie était en *free-lance*. Elle avait le souci de donner à ses lecteurs une information impartiale, crédible et éclairante. Lucie savait également que les lecteurs devenaient des clients espiègles, difficiles à conserver. Si par mégarde le ton n'était pas juste, ou la lumière trop crue, le lecteur pouvait aller voir ailleurs.

Son ironie sérieuse lui permettait de fidéliser les lecteurs de quelques journaux. Des rédacteurs en chef appréciaient ses mots sur les maux de ce monde.

Lucie connaissait la difficulté d'obtenir une information exclusive, un fait qui pourrait devenir éventuellement un *scoop* pour une rédaction.

Pour cette dernière enquête, Lucie travaillait

avec ses deux confrères, Thomas et Laurent. Ils avaient été aidés par la révélation de transactions financières douteuses entre une assurance anglaise et une banque d'affaires de Barcelone. Les échanges financiers étaient liés à la délivrance de marchandises non identifiées.

À l'origine, il y avait eu cette transmission anonyme d'une clef USB. La clef avait été postée à l'adresse de leur société d'information, l'adresse de Lucie, connue seulement des rédactions de journaux. La clef était arrivée à son domicile, dans le XIV^e arrondissement, juste avant le périphérique.

Après vérification, aucun des journaux partenaires n'était à l'origine de cet envoi ni le connaissait.

À trois et à six mains, ils avaient décortiqué la plupart des données enregistrées sur la clef : tableaux financiers et correspondances scannées, photos d'immeubles et de bateaux ainsi que de deux personnes.

Aujourd'hui encore, ces données n'étaient pas assez intelligibles. Lucie avait pu positionner l'immeuble de la banque situé à proximité des *Ramblas* à Barcelone et celui de l'assurance situé *mayfair street* dans la *City* à Londres. Lucie avait pris la main sur l'enquête. Elle n'avait pas nommé les deux per-

sonnes dans le premier article qui lui étaient inconnues jusqu'à cet envoi. Lucie cherchait maintenant à les rencontrer.

Difficile pour Lucie, qui n'était pas une journaliste économique, de faire des interviews. Sa carte de presse n'était pas un sésame qui ouvrait les portes de la finance internationale. De plus, si des financiers se renseignaient sur elle, sa réputation serait plutôt du côté des fouineuses nuisibles. Les traders de la finance ne commentaient jamais des faits qui n'existaient pas, ni pour eux, ni pour un public non averti.

Ils n'appréciaient pas les fouilleuses de fonds, ce qui n'était pas un *scoop*, mais Lucie connaissait plusieurs solutions pour embrouiller la curiosité d'un financier.

Lors d'une soirée bien arrosée avec Thomas et Laurent, elle avait décidé de faire ce premier article. Malgré les nombreux scandales boursiers déjà dévoilés, Lucie avait fait un papier assez généraliste portant sur les flux financiers illégaux en citant quelques exemples concrets. Elle avait mis en questionnement les rapports entre les banques et les assurances et cité différents établissements dont ceux de Londres et Barcelone. La révélation de ces liens devrait susciter l'envie d'en savoir plus pour le

lecteur. Lucie souhaitait aussi attirer l'attention de l'informateur anonyme, en supposant qu'il fut un lecteur attentif.

Les motivations de cet envoi n'étaient pas connues. Cela pouvait être une manipulation par personnes interposées avec de vraies informations sur des fausses pistes, ou l'inverse ! Ou bien, une volonté de déstabiliser médiatiquement un concurrent pour récupérer des parts de marché ?

Malgré ces doutes, Lucie devait avancer rapidement pour conserver l'exclusivité. Mettre sous les projecteurs deux établissements financiers aux relations douteuses attirerait le lecteur. Dénoncer deux personnes aux actions frauduleuses sans preuve formelle restait une prise de risque pour sa crédibilité.

La vérification de ces informations, aux origines indécélables, devenait un sport de combat. Tous les journalistes d'investigation combattaient pour conserver leur crédibilité. Lucie était devenue une journaliste reconnue et voulait le rester.

Elle aimait les sports de combat et plus particulièrement le viet vo dao. Cet art martial vietnamien était efficace pour parer les coups. Son précepte en cas d'agression : j'esquive la première attaque et si l'adversaire récidive, alors, je contre-attaque pour l'éliminer définitivement...

Quand Lucie était en chasse, elle n'était pas forcément de bonne compagnie.

Lucie cherchait son contact en Catalogne et souhaitait ainsi renouer avec un ancien amant qu'elle avait eu quelques années auparavant à Paris et qui était maintenant en poste à Perpignan.

Elle voulait faire une percée sur le terrain pour le labourer et gratter les sources d'informations potentielles.

Sa motivation première était de se rapprocher de Barcelone. Ce voyage était propice à la réflexion pour la suite à donner à ce premier article.

Le paysage glissait maintenant le long de la fenêtre du wagon. La campagne se substituait peu à peu aux enchevêtrements urbains de la banlieue.

Comme cela devait être entre gens de bonne compagnie, le compartiment était calme sous des lueurs tamisées.

Parfois, pour faire la lumière sur une affaire, Lucie devait utiliser un éclairage puissant. Elle enlevait ainsi toutes zones d'ombre et chassait aussi sa peur de rester dans le noir, de ne rien voir, donc de ne rien comprendre.

Cette peur du noir exacerbait aussi sa fragilité

intérieure. Avant de partir, Lucie avait couché sur le papier son mal être afin que ces mots sous la peau restent à Paris.

Ce trajet vers Perpignan fit émerger la fatigue qui couvait en elle.

Lucie mit des écouteurs reliés à son ordinateur. Elle écouta une musique adaptée à son état de conscience : Ludovico Einaudi, un pianiste italien, l'album : *Nightbook. Lady Labyrinth*, la deuxième pièce de l'album enveloppa ses pensées.

Lucie se laissa transporter en musique, immobile sur son siège en mouvement, au loin de Paris, vers la lumière du sud de la France.

Des petits personnages apparurent dans son esprit. Ils jouaient avec des cubes en bois aussi grands qu'eux. Ces cubes étaient légers et les nains, comme dans un dessin animé, s'en amusaient. Chaque cube portait une lettre de l'alphabet sur une de ses faces.

Les lettres, en majuscules et minuscules, peintes sur le bois, étaient de couleur rouge. Les nains firent plusieurs assemblages.

Lucie était la spectatrice somnolente de ce jeu fantasque.

Les nains montrèrent leur satisfaction en présentant un assemblage de lettres :

LuXiFeR.

C'était le nom de sa société d'information qui éclaira sa perte de conscience au moment de son endormissement le plus profond.